

FRANÇOISE BOURDIN

LA PROMESSE  
DE L'OCÉAN

belfond

© Belfond 2013.

© Belfond 2014 pour la présente édition.

Belfond | un département **place des éditeurs**

place  
des  
éditeurs

*Pour Nizou,  
Avec ma profonde et sincère affection.*



Mahé serra la main du dentiste sans oser dire un mot, car elle ne sentait plus ni sa joue ni ses lèvres. Au moins était-elle débarrassée de la douleur lancinante qui l'avait tenue éveillée une partie de la nuit. Elle se dépêcha de regagner son vieux break, garé non loin du cabinet, et démarra sur les chapeaux de roue. À bord flottait un vague relent de poisson qui ne la dérangeait pas. Cette odeur avait toujours imprégné les véhicules de la famille, et la première fois qu'elle avait fait la grimace, enfant, ses parents s'étaient esclaffés en lui expliquant que la pêche les faisait tous vivre.

Elle quitta la place du Martray et ses maisons à pans de bois, sortit de Lamballe et prit la direction du Val-André. La saison de la pêche à la coquille Saint-Jacques, autorisée d'octobre à avril, allait commencer. Cette période correspondait au départ des derniers touristes, et bientôt la côte appartiendrait de nouveau aux Bretons. La veille, Mahé avait passé toute la journée avec les marins de sa petite flotte, établissant le programme des bateaux. Elle possédait ses brevets de patron et de capitaine de pêche, mais le plus souvent elle restait à terre pour s'occuper de la gestion de l'entreprise. La passation de pouvoirs entre elle et son père s'était déroulée sans heurt,

elle avait été bien acceptée parce qu'elle avait fait ses preuves en mer des années durant, et aussi parce qu'elle était la fille d'Erwan Landrieux. Quand celui-ci avait été victime d'un accident vasculaire cérébral, les marins avaient trouvé tout à fait normal que Mahé prenne le relais. Aucune voix ne s'était élevée pour la traiter de *fille*, il existait davantage de solidarité que de machisme dans ce milieu. Néanmoins, elle n'était pas naïve : elle savait bien que ceux qu'elle employait n'avaient pas les moyens de s'offrir un bateau et qu'ils comptaient tous sur leur salaire à la fin du mois. Mahé possédait les navires, les entretenait, payait les assurances, s'occupait de toute la partie administrative et appliquait strictement les réglementations en vigueur. Une sécurité pour les marins pêcheurs qui naviguaient ainsi l'esprit libre et ne se souciaient que des poissons. Bien sûr, Erwan s'était taillé une solide réputation, et sa fille en bénéficiait. Il avait su se diversifier au bon moment, ne se contentant pas des coquilliers pour la pêche côtière mais investissant dans deux hauturiers. Quand on ne pouvait plus pêcher la saint-jacques dans la baie venait le temps des soles, turbots, bars, lottes ou rougets à aller chercher en haute mer.

Avant que son père soit diminué par son accident, Mahé avait fait des saisons entières sur les bateaux Landrieux. Elle savait réparer une drague ou un chalut, tenir la barre face au vent, estimer le poids des prises rien qu'à les voir se tortiller sur le pont. De cette période, elle avait gardé une allure un peu garçon manqué mais, maintenant qu'elle n'accompagnait plus les marins, elle essayait de soigner son apparence. Elle avait laissé pousser ses cheveux bruns, une frange et un carré dégradé la rendaient plus féminine. Avec ses jeans, dont elle ne pouvait toujours pas se passer, elle avait pris l'habitude

de porter des chemisiers blancs et des vestes de coupe irréprochable. L'hiver, ses boots avaient désormais des talons, et un discret maquillage soulignait ses grands yeux bleu-vert, de la couleur exacte de la Manche par beau temps. Pourtant, si elle avait cessé de préférer des jurons et de boire ses bières à la bouteille, elle conservait un caractère têtu et soupe au lait.

Avant le village de Saint-Alban, elle tourna à droite vers Erquy. Elle était fière d'habiter ce port de débarquement pouvant négocier tous les ans plus de dix mille tonnes de poissons et coquillages à la criée. Ou, plus exactement, d'après leur nouveau nom, dans les « halles à marée ». Tout avait tellement changé depuis quelques années ! Les quotas, les horaires, les groupements... Juste avant son accident, Erwan avait déjà du mal à s'y retrouver et il pestait sans cesse. Aujourd'hui, il ne comprenait plus rien, il laissait faire Mahé. Il s'était aigri parce qu'il parlait et marchait avec difficulté, à soixantedix ans à peine il se sentait un homme fini. « Mets-moi dans une *maison* ! » disait-il à sa fille sans en penser un mot. Une maison de quoi ? De retraite ? De convalescence ? Une maison pour vieillards séniles ? Il ne l'était pas. En revanche, il devenait de plus en plus acariâtre et se montrait volontiers agressif. Mahé tenait bon, elle ne pouvait rien faire d'autre. Elle subissait la cohabitation en levant les yeux au ciel mais en gérant tout.

Évidemment, entre son père qui ronchonait et l'entreprise de pêche à faire tourner, elle n'avait pas de vie privée. Ça l'arrangeait, elle s'était mal remise de la perte de son fiancé. Un drame auquel elle ne voulait plus penser mais qui revenait parfois hanter ses cauchemars.

Elle imaginait l'obscurité sur la mer déchaînée, le froid qui avait dû saisir Yvon quand il était tombé à l'eau, sa terreur, ses cris emportés par le vent. La panique des

marins toujours à bord. Les bouées lancées en hâte, les projecteurs allumés. Qu'avait pu discerner Yvon dans ce chaos ? Il avait dû lutter comme un fou, suffoquer sous l'assaut des vagues. Et puis la mort lente de la noyade, son corps s'enfonçant dans les profondeurs. Elle revoyait le retour du hauturier, son arrivée dans le port. Prévenue à l'aube par radio, elle avait attendu sur le quai en claquant des dents dans son ciré sans pouvoir cesser de pleurer. Il pleuvait, des bourrasques glaciales faisaient danser les bateaux au mouillage. Son père avait enfin accosté, lancé ses amarres. Le visage ravagé par la culpabilité et le chagrin, il avait levé les yeux vers Mahé. Derrière lui, ses deux matelots s'affairaient en silence, les épaules voûtées. Un responsable était venu de la capitainerie, suivi de deux gendarmes. Erwan avait raconté l'accident provoqué par son brutal coup de barre pour remonter une vague. Peut-être une manœuvre trop hâtive, et il n'avait pas eu le temps de prévenir. Comme la plupart des marins pêcheurs, Yvon ne s'attachait jamais, même par gros temps. En l'absence de corps, il avait été porté disparu. La mer s'était refermée sur lui, on ne l'avait jamais retrouvé. L'office religieux s'était déroulé sans cercueil, avec le bagad qui jouait à fendre l'âme devant la porte de l'église. Mahé avait cru mourir de désespoir. Jusqu'à ce que cette femme l'aborde, et détruise en quelques mots ses plus beaux souvenirs...

Elle freina sèchement devant la maison de grès rose. Adossée à la falaise, avec son toit d'ardoise pentu et ses lucarnes, la bâtisse étroite était typique de la côte. Pour Erwan, elle avait représenté le début de la réussite, lorsqu'il avait quitté sa cabane de pêcheur pour se l'offrir. Par la suite, il aurait pu changer de domicile encore une fois, mais il ne l'avait pas souhaité. Ici se trouvait la trace de sa femme et d'une époque heureuse

qu'il voulait garder en mémoire. L'empreinte d'Annick perdurait dans les assiettes en faïence de Quimper où figuraient des légendes bretonnes, dans quelques livres rangés sur une étagère, dans une batterie de casseroles en cuivre pendues au mur de la cuisine et que Mahé n'astiquait jamais, ou encore dans un jeté de lit brodé à la main qui couvrait toujours le lit d'Erwan. Il s'accrochait à ces objets avec ferveur pour se la rappeler. Sans doute perdait-il un peu la tête, bien qu'il ne veuille pas l'admettre.

Négligeant l'entrée principale, Mahé gagna le côté de la maison qui ouvrait sur un petit jardin. Là était installé le bureau de l'entreprise, disposant d'un accès indépendant. Du temps d'Erwan, la pièce ressemblait à un vaste foutoir, et Mahé l'avait transformée sans état d'âme lorsqu'elle avait repris l'affaire en main. Car, au cours du long séjour de son père à l'hôpital, après son AVC, les médecins s'étaient montrés pessimistes. D'après eux, Erwan récupérait mal et conserverait des séquelles, son élocution et sa mobilité ne seraient plus jamais comme avant. Mahé n'avait pas hésité à prendre sa place, puisque la survie de leur affaire de pêche en dépendait. De retour chez lui, son père avait approuvé, et depuis il la laissait tranquille, ne mettant pas souvent les pieds dans son ancien bureau que, d'ailleurs, il ne reconnaissait plus.

Elle alla directement s'installer derrière la grande table de bois sombre et consulta d'abord le bulletin météo par radio. Sa dent ne la faisait plus souffrir, pourtant l'anesthésie était en train de se résorber, provoquant des fourmillements dans sa joue. Elle estima que le stomato avait bien fait son travail et qu'en conséquence elle honorerait leur prochain rendez-vous au lieu de se décommander lâchement. Comme la plupart des

gens, elle avait une peur bleue des dentistes et détestait s'asseoir sur leur fauteuil.

— Tu es rentrée, constata Erwan depuis le seuil.

Appuyé sur sa canne, il revenait de sa promenade quotidienne, sa casquette de marin vissée sur sa tête jusqu'aux yeux. Avec son sempiternel caban, il avait une allure presque caricaturale de vieux matelot fatigué. Mais il ne jouait pas au Breton, ni à l'homme de la mer : il l'était dans l'âme, issu de six générations de pêcheurs, et il pouvait s'enorgueillir d'être le premier à avoir surmonté la pauvreté.

— J'enregistre le programme des jours à venir, annonçait-elle en souriant.

Elle essayait toujours de se montrer gentille, même si son caractère impatient la faisait bouillir quand il fallait répéter plusieurs fois la même chose.

— Tu as décroché mes photos ?

L'air mécontent, il était en train d'examiner le mur derrière elle.

— Elles jaunissaient, papa. Mais je te les ai gardées, elles sont là, si tu les veux.

— Tout de même, ronchonna-t-il, c'étaient mes bateaux...

— Leurs coques sont vermoulues depuis longtemps, et nous en avons d'autres qu'il faut mettre à l'honneur. Des agrandissements du *Jabadao*, du *Korrigan* et du *Tam bara* sont chez l'encadreur, je les aurai la semaine prochaine. Tu verras, ce sera splendide !

Elle avait commencé par photographier ses équipages, capitaines, seconds et matelots posant tous ensemble sur le port d'Erquy. Ce cliché trônait désormais sur un coin de la longue table. À portée de main, des rayonnages étaient chargés de classeurs en cuir soigneusement étiquetés aux noms des marins et des bateaux de sa flotte.

Devant elle, son ordinateur de bureau restait allumé en permanence. Elle ne reniait pas le passé, mais avait adopté des méthodes plus modernes et plus personnelles pour gérer l'entreprise. Erwan la regardait agir avec autant de fierté que d'exaspération. Qu'elle ait su reprendre le flambeau le comblait, mais qu'elle le porte plus haut que lui le dérangeait. Lorsqu'elle avait acquis le *Jabadao*, un an auparavant, il s'était dit qu'elle prenait trop de risques. Il aurait voulu lui expliquer qu'elle avait les yeux plus gros que le ventre, cependant une exceptionnelle saison de pêche l'avait contraint au silence. Et ce hauturier acheté d'occasion était un beau bâtiment solide, en très bon état. Mahé l'avait confié à Jean-Marie, leur meilleur capitaine ; il n'y avait rien à objecter.

— J'ai faim, déclara-t-il. On mange bientôt ?

S'il trouvait à peu près normal de voir sa fille en chef d'entreprise, il ne la dispensait pas pour autant de tenir la maison. Elle en avait pris les rênes à la mort d'Annick et il ne voyait aucune raison pour que ça change.

— Attends encore une demi-heure, répliqua-t-elle, je n'ai pas fini.

Il bougonna avant de sortir, de sa démarche mécanique. La coordination de ses mouvements lui posait toujours des problèmes, il cassait souvent des objets et bousculait les meubles au passage. Mahé soupira en considérant la porte close. À trente ans, elle n'aurait pas dû habiter avec son père, mais elle ne pouvait pas se résoudre à l'abandonner. Elle aurait adoré avoir un appartement ou, mieux, une petite maison de pêcheur rien qu'à elle, et pouvoir l'arranger à son goût. Y vivre de manière indépendante, y recevoir des amis, chercher l'âme sœur en refaisant le monde jusqu'à l'aube. Mais elle demeurait coincée là, dans cet endroit où elle était née, avait grandi, et où elle avait perdu sa mère alors

qu'elle venait juste de fêter ses treize ans. Bien entendu, Erwan lui disait d'agir à sa guise. « *Si tu as envie d'inviter des copains, ne te gêne pas, je me ferai tout petit.* » Lui ? Il en était bien incapable ! Et elle ne s'imaginait pas le reléguant dans sa chambre alors qu'il était chez lui. En conséquence, elle organisait pour ses amis des dîners dans les restaurants ou les crêperies de la rue du Port.

Elle entra les dernières données dans l'ordinateur puis s'étira en poussant un long soupir. Contrairement à sa mère, elle n'était pas une bonne cuisinière, aussi se contentait-elle souvent de décongeler des poissons à la poêle ou au four. Au moins, elle savait préparer les galettes de froment et y ajouter tout ce qui lui tombait sous la main. Erwan ronchonait, évoquait à regret les talents d'Annick, mais il mangeait de bon appétit.

Elle ferma le fichier, se leva enfin. Après le déjeuner, elle devait faire un tour sur le voilier de son amie Armelle. Juste quelques heures en mer pour profiter d'un des derniers beaux jours et respirer l'air du large. Naviguer lui manquait, elle avait envie de prendre un peu de bon temps. Une fois la saison de la coquille commencée, elle aurait du travail par-dessus la tête et ne pourrait plus jouer au skipper. Résolue à expédier le repas, elle décida que son père et elle se contenteraient de crêpes jambon-fromage.

\*

Jean-Marie avait quasiment terminé l'inspection méticuleuse du *Jabadao*, et il s'octroya une cigarette sur le quai. Il était tombé amoureux de ce bateau dès le jour où Mahé l'avait acheté, tout comme il était amoureux de Mahé. Mais, au moins, il pouvait clamer son

attachement au *Jabadao*, alors qu'il restait muet face à la jeune femme. Et pas uniquement parce qu'elle était sa patronne. En fait, il avait succombé à son charme bien des années auparavant, quand Erwan l'avait embauché en tant que mousse. À cette époque-là, hélas, elle n'avait d'yeux que pour Yvon, avec lequel elle s'était fiancée par la suite. Jean-Marie avait dû ravalier ses sentiments et assister, impuissant, aux préparatifs du mariage. Il évitait de naviguer avec le jeune homme, dont il se sentait jaloux malgré tout, mais la nuit du drame, par malheur, ils se trouvaient à bord du même bateau. Déséquilibré par la manœuvre d'Erwan, lui aussi avait failli être jeté à l'eau. Il s'était accroché à un câble, avait vu Yvon basculer. Des heures durant, malgré la tempête, ils étaient restés sur place à décrire des cercles. À la lueur des projecteurs, ils avaient scruté l'écume en vain, prêts à lancer des bouées, et s'étaient épuisés à hurler le prénom d'Yvon tandis que d'énormes vagues les tabassaient. Ils ne s'étaient résignés que lorsqu'ils avaient failli chavirer. Sa vie entière, Jean-Marie se souviendrait de l'appel radio d'Erwan, lancé d'une voix chevrotante. Pour la première fois, il avait été malade, vomissant de la bile que des paquets de mer nettoyaient aussitôt. Il se sentait coupable d'avoir jaloué Yvon, et désespéré d'avoir été incapable de le sauver. Tout le temps du retour au port, ils n'avaient pu penser à rien d'autre qu'à Yvon. Puis Erwan s'était mis à répéter, de cette même voix brisée : « *Bon Dieu, ma fille !* » tandis que Jean-Marie et l'autre marin se taisaient, anéantis.

Il écrasa sa cigarette et fit quelques pas. Le temps était encore estival, mais en ce début du mois d'octobre il n'y avait plus grand monde, Erquy redevenait un simple port de pêche. Jean-Marie s'arrêta, se retourna pour observer le *Jabadao* de loin. Quand Mahé le lui

avait confié, il avait fondu de reconnaissance. À bord de ce hauturier, il pouvait aller loin pour pêcher le bar ou le lieu par cinquante mètres de fond. Il demandait toujours à embarquer avec lui le petit Christophe, un gamin doué pour dénicher le poisson, et déjà très bon marin pour ses vingt ans. Lui aussi appréciait le bateau et le chouchoutait, le repeignant avec amour dès qu'ils étaient à quai. Il lui arrivait même de se mettre à gesticuler sur le pont en chantant à tue-tête pour prouver qu'il savait danser en rythme le *Jabadao*, une sorte de gigue typiquement bretonne.

L'envie d'un café fit remonter Jean-Marie vers les bistrots. Il croisa deux jeunes femmes qui marchaient bras dessus, bras dessous, vêtues de shorts qui mettaient en valeur leurs jambes bronzées. Sans doute des vacancières tardives, qui lui sourirent en passant. Il savait qu'il plaisait aux filles avec sa carrure de sportif, son teint buriné et ses yeux sombres, mais il en profitait peu. Dans son cœur, il n'y avait de place que pour Mahé. Après la noyade d'Yvon, il avait attendu longtemps que le chagrin s'apaise. Une année s'était écoulée, puis une autre, pendant lesquelles il avait passé son brevet de capitaine de pêche. Il demandait souvent des nouvelles de la jeune femme à Erwan qui le regardait avec une expression farouche et ne faisait rien pour l'encourager. Chaque premier du mois, Jean-Marie prenait la résolution d'oser enfin inviter Mahé à boire un verre ou à dîner, mais la fin du mois arrivait sans qu'il en ait trouvé le courage. Il ne voulait pas avoir l'air de draguer la fille de son employeur, et de toute façon il était paralysé par la timidité dès qu'il était en face d'elle. Les campagnes de pêche s'étaient succédé, puis Mahé était devenue la patronne, ce qui n'arrangeait rien. D'autant plus qu'elle l'appréciait, le traitait en ami, lui confiait volontiers

des responsabilités. À présent, il la connaissait depuis dix ans et n'avait pas avancé d'un pas. Il se disait que d'autres auraient eu moins de scrupules, qu'un jour elle tomberait amoureuse d'un homme plus entreprenant, mais rien n'y faisait. Tant qu'elle ne lui adresserait pas un signe, il n'oserait pas.

Il s'installa à une terrasse, commanda un café et alluma une autre cigarette. En ce moment, il sortait avec une fille adorable à qui il n'avait rien promis, pas plus qu'à celles qui l'avaient précédée. Pouvait-il continuer ainsi ? Il avait envie de fonder une famille, il fallait qu'il oublie Mahé. Ou qu'il se décide à lui parler, mais il se savait prisonnier d'une situation bloquée, relevant à présent du fantasme.

Des mouettes poussaient leurs habituels cris stridents au-dessus des eaux du port. Jean-Marie suivit leur manège d'un regard distrait. Prendre la mer restait son meilleur dérivatif : à la barre du *Jabadao*, il ne pensait plus qu'à la pêche. Au moins, il adorait son métier et n'en aurait changé pour rien au monde.

\*

— Un plombage dans une molaire, c'est comme un coin dans une bûche. Plus vous mâchez, plus vous enfoncez le coin, jusqu'à ouvrir la dent.

Fascinée, Mahé regardait l'écran de contrôle qui affichait une vue panoramique de sa mâchoire.

— Une couronne me semble la solution la plus adaptée, conclut le Dr Alan Kerguélen.

— Et la plus coûteuse, non ?

Il eut un sourire indulgent en se tournant vers elle.

— À votre âge, mademoiselle Landrieux, ça en vaut la peine. Vous n'avez aucun autre problème, votre

dentition est impeccable. Et si vous aviez fait soigner cette carie à temps...

— J'avais la trouille.

— De quoi ? Nous ne sommes plus au Moyen Âge, je ne travaille pas avec des tenailles !

Il repoussa la tablette pour qu'elle puisse se lever.

— Cette couronne, ça représente beaucoup de séances ?

— Quelques-unes.

Elle le suivit jusqu'à son bureau, à l'autre bout du cabinet, et prit place en face de lui.

— Je croyais en avoir fini la dernière fois, soupirait-elle.

— Nous nous étions limités à creuser la dent, la dévitaliser et mettre un pansement. Elle est morte, elle ne va pas se reconstituer toute seule, maintenant elle a besoin d'un... couvercle.

Du bout des doigts, il pianotait sur le sous-main, impatient qu'elle se décide. Résignée, elle sortit son agenda de son sac.

— Très bien, prenons rendez-vous. Je vous préviens, je suis passablement occupée !

— Moi aussi, répliqua-t-il avec un agacement manifeste. Jeudi, quinze heures ?

Elle se contenta d'un petit hochement de tête et nota la date. Il lui en proposa deux autres, à quelques jours d'intervalle, puis se leva pour la raccompagner. Le trouvant moins sympathique que la première fois, elle se sentit mal à l'aise. Elle devait avoir l'air déstabilisée car en lui ouvrant la porte il lui demanda :

— Voulez-vous que j'établisse préalablement un devis ? Vous pourrez échelonner vos paiements, si vous le souhaitez.

— Merci, ce ne sera pas nécessaire. Donnez-moi juste une idée, à la louche.